



CAMILLE TESTE

Embrasser la bisexualité

LES RENVERSANTES

CAMILLE TESTE

Embrasser la bisexualité

La bisexualité n'est ni une phase ni une lubie. C'est un pavé dans la norme.

Alors que 10 % des moins de 30 ans se disent bisexuel·les, la société continue de raisonner en termes binaires : on est soit homo, soit hétéro. Entre stéréotypes tenaces, effacement dans les médias et discrimination, y compris au sein des milieux LGBTQ+, les personnes bi restent marginalisées – alors qu'elles sont pourtant nombreuses, engagées, et que la bisexualité a toujours existé.

À travers un essai qui mêle analyses sociologiques, témoignages et expériences intimes, **Camille Teste** interroge l'invisibilisation des personnes bi et révèle les violences silencieuses qu'elles subissent. Démontant les clichés qui collent à la bisexualité, elle s'attache à lui redonner toute sa place : ni un entre-deux ni un flou, mais une identité pleine et entière, qui dérange parce qu'elle trouble les lignes binaires, questionne la norme et fragilise le système.

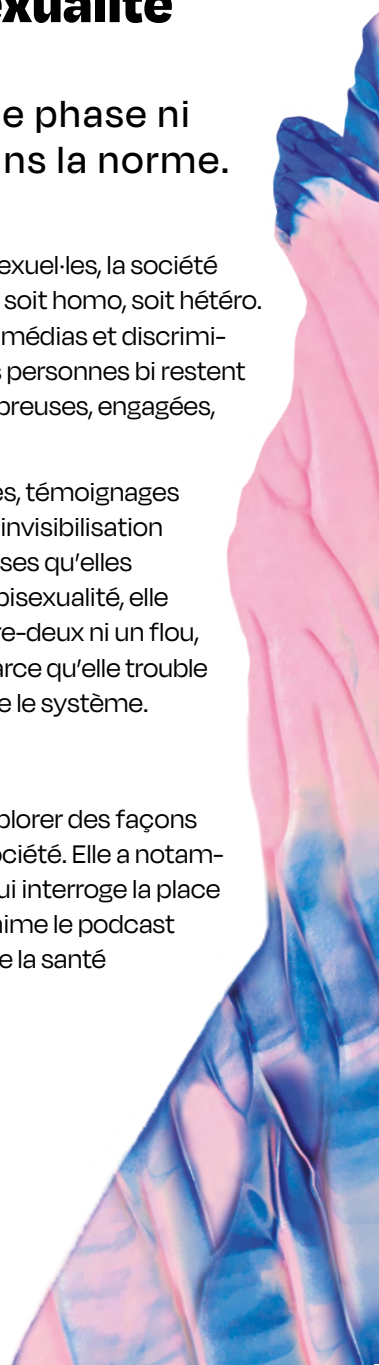
Journaliste et autrice, **Camille Teste** travaille à explorer des façons plus justes, plus joyeuses et plus libres de faire société. Elle a notamment publié l'essai *Politiser le bien-être* (2023), qui interroge la place du bien-être dans la société néolibérale, et elle anime le podcast *Encore heureux*, dans lequel elle articule le sujet de la santé mentale aux grandes questions de société.

LES RENVERSANTES

Collection dirigée par
Victoire Tuaillon

17 € TTC

ISBN 978-2-488051-01-9



Embrasser la bisexualité

LES RENVERSANTES

est une collection dirigée par Victoire Tuaillon.

© Les renversantes / Éditions Leduc, 2025

Couverture : Amandine Giloux

ISBN : 978-2-488051-01-9

Embrasser la bisexualité

Camille Teste

LES RENVERSANTES

LES RENVERSANTES

La collection Les renversantes explore la manière dont on peut, ici et maintenant, trouver des façons désirables d'aimer, de travailler, de faire famille, de vivre... tout en regardant en face la réalité de la catastrophe climatique et des systèmes oppressifs de genre, de race et de classe qui nous dévastent. Parce qu'on ne peut pas attendre la révolution, la fin du patriarcat, du racisme ou du capitalisme pour vivre de bonnes vies. Et qu'aucune bonne vie n'est possible en ignorant les réalités de notre monde.

Ce sont des essais courts, émancipateurs et pragmatiques, qui relient le politique et l'intime.

Pour qu'ils soient utiles au plus grand nombre, nous mettons un soin particulier à ce qu'ils soient concis, attractifs et solides.

Ils s'adressent à toutes les personnes qui ont conscience que le monde change et qu'il est temps de lire des livres qui parlent de ce monde :

- **un monde émancipateur**, où la lutte contre les discriminations n'est pas une option, mais un principe de base ;
- **un monde inclusif**, où toutes les personnes peuvent se retrouver, quels que soient leur genre, âge, identité sexuelle, race sociale, condition physique, etc. ;
- **un monde en danger d'effondrement social et environnemental**, où s'organiser, lutter et résister est plus que jamais nécessaire.

Victoire Tuaillon & Karine Lanini

*

**Nous sommes toujours à la recherche de projets
et curieuses de lire vos suggestions, commentaires
et propositions : n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
contact@lesrenversantes.fr**

CAMILLE TESTE

Camille Teste est journaliste et autrice. En 2023, elle publie *Politiser le bien-être* (La collection sur la table), un essai qui s'interroge sur la place du bien-être dans la société néolibérale et dans le monde militant. Camille est aussi animatrice du podcast *Encore heureux* (Binge audio), qui articule le sujet de la santé mentale aux grandes questions de société. Dans leur ensemble, ses travaux visent à explorer des façons plus justes, plus joyeuses et plus libres de faire société.

à E.,
bienvenue dans la famille

Des personnes bisexuelles, il y en a partout autour de vous : dans vos groupes d'ami-es, parmi vos plus proches parents, vos collègues de travail, vos voisin-es ou vos enfants. À coup sûr, il y a aussi des bi parmi vos artistes préféré-es et les personnalités politiques que vous voyez à la télé. Tous les jours, dans la rue, à la Poste, à la boulangerie, dans le bus ou au supermarché, vous croisez des bisexuel-les ou, plus généralement, des gens placés sous le « parapluie bi », comme les personnes pansexuelles ou plurisexuelles, des identités sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. Le plus souvent, vous n'en avez aucune idée. Non seulement vous ne vous posez pas la question, mais il arrive sans doute que vous présumiez qu'une personne est hétérosexuelle ou homosexuelle, sans jamais imaginer qu'il existe, a minima, une troisième voie.

Au fond, quelle importance ? Dans une société idéale, ne devrions-nous pas accorder aux attirances romantiques et sexuelles des gens autant d'attention qu'à leur goût pour les pamplemousses, c'est-à-dire à peu près aucune ? Seulement voilà, si vous ne pensez jamais à la bisexualité, c'est que la société tout entière est organisée de façon à ce que vous n'y pensiez pas. La bisexualité est partout, mais à l'heure où je vous parle, elle est presque invisible.

Pour ma part, pendant longtemps, je n'ai pas nommé ma bisexualité. Pourtant, elle était bien là, en latence, semant des indices et attendant que je la voie.

Enfant, mes attirances sont plurielles. J'ai des petits amoureux, dont je parle fièrement à mes proches. Mes élans ne sont pas toujours réciproques, mais je suis fier de

les ressentir. Tout le monde les trouve normaux, mignons, et annonceurs d'un futur relationnel prometteur.

En parallèle, j'ai des attirances pour des filles. Mais de celles-ci, je ne parle jamais. La première fois, j'ai 8 ans. Je suis aux États-Unis, je rends visite à ma famille. Ma mère a accepté que j'amène une amie avec moi. On dort dans la même chambre et pendant tout le séjour, j'espère secrètement quelque chose, sans savoir quoi. Un jour, alors que les adultes sont occupé-es à autre chose dans le salon adjacent, on se blottit l'une contre l'autre et on s'embrasse assez longuement. Mon cœur bat très fort. Plus tard, je me remémorerai cette histoire, pour l'interpréter non pas comme le signe d'une possible bisexualité, mais comme une inclination infantile sans conséquence, pas plus signifiante que lorsque j'étais persuadée, à 4 ans, que j'épouse-rais mon cousin germain.

Plusieurs années après, j'entre en cinquième. Dans mon collège de Haute-Savoie, mes copines et moi profitons des récréations pour nous glisser dans le vestiaire du gymnase et organiser des sessions de roulage de pelles. L'objectif: s'entraîner à cette pratique dont les enjeux sont énormes à l'âge des premiers flirts. Parfois, on convie des garçons. Parfois pas. Dans les deux cas, je suis enchantée de faire quelque chose de si subversif. Mais alors que je m'attends à ressentir des émotions différentes en fonction du genre de la personne embrassée, je constate que mes émotions sont surtout liées à la personne tout court: son odeur, la texture de sa langue, ce qu'il se passe dans ma main lorsque je la pose timidement sur sa hanche. Pourtant, là encore, le mot bisexualité ne me traverse pas l'esprit.

Il ne viendra pas non plus lorsque, quelques mois plus tard, une copine et moi profitons de l'absence de ses parents pour nous glisser dans son lit, enlever nos vêtements, et essayer à peu près tout ce qu'on a vu à la télé en matière de sexualité. On n'en parlera jamais, ni sur le moment ni plus tard. Longtemps, je me suis dit qu'on

était juste en train d'apprendre à être « bonnes pour les garçons ». D'ailleurs, peu après, je couche pour la première fois avec un type, et déclare à qui veut bien l'entendre que c'est « ma première fois ».

Cette année-là, je développe aussi une obsession pour le dessin. Je passe mes journées à croquer les formes et les tenues ultrasexualisées d'Aria, l'héroïne éponyme de la BD belge. Aria est une aventurière plantureuse et émancipée. Elle est blonde comme moi, et son corps ressemble vaguement au mien. Je me convaincs que si je la dessine autant, c'est que j'ai très envie d'être comme elle. Pour la science, je me suis replongée dans cette BD. Le constat est sans appel : si j'avais peut-être envie d'être elle, j'avais surtout envie d'elle.

Au lycée, je déménage dans le sud de la France. Plaire aux garçons et sortir avec un maximum d'entre eux est à peu près aussi important que d'avoir mon bac avec mention. Arthur, Yanis, Charles, Jehan, Émilien, Paul – et Kris, que je n'arriverai jamais à convaincre de sortir avec moi – occupent mes pensées du lever au coucher. Et puis, en terminale, je suis dans la même classe qu'Aurore. Le midi, sous prétexte de réviser la philo, on squatte le bureau de son père, situé à deux pas. Parfois, on fume un joint à la fenêtre. Appuyées sur la balustrade, on en profite pour se coller fort l'une à l'autre. Aurore est moins timide que moi. Plusieurs fois, elle tente de m'embrasser. Je la trouve très impressionnante, avec sa peau parfaite et ses cheveux roux. Je vois bien que nous ne sommes pas « juste amies ». Pour la première fois, je confie à une copine mon attirance pour une fille. Rationnelle, elle me demande : « tu es lesbienne ? » Je dis non. Elle en conclut que je suis hétéro et passe à autre chose. Au fond, ça m'arrange : en 2010, dans le milieu conservateur nîmois que j'ai intégré, l'homophobie est partout. Pour une pièce rapportée en quête de popularité comme moi, explorer ses attirances lesbiennes complique fortement les choses. Je prends mes

distances avec Aurore et j'enfouis les signaux d'un désir non exclusivement tourné vers les hommes.

Deux ans plus tard, il y a bien cette fille, rencontrée lors d'un échange universitaire à Istanbul. Avec elle, c'est décidé: je vais braver ma peur et explorer l'effrayant continent des relations avec les femmes. Si pas maintenant, quand? Je suis loin de chez moi, j'ai 20 ans, et au pire, je ne la reverrai jamais. Alors, un soir, on se retrouve à la Kassette, la boîte de nuit où je passe mes week-ends. On échange un baiser, on danse. Puis d'autres baisers. On rigole. On ne voit pas les client-es mécontent-es du club s'agiter autour de nous. Des gens nous crient des choses, de plus en plus fort. Un vigile s'en mêle: l'agitation doit cesser. Une minute plus tard, nous sommes mises dehors et sommées de ne pas revenir. Notre attirance réciproque est devenue motif d'exclusion. Je prends cette mésaventure pour un signe: les filles, c'est derrière moi.

À la place, je vis de très nombreuses relations avec des hommes. Parfois des amours très fortes dont les souvenirs sont tenaces, encore aujourd'hui. Avec le temps, les calculs sont vite faits: j'ai une liste longue comme le bras de partenaires amoureux ou sexuels masculins, mais seulement quelques femmes. Je compare ce ratio avec les expériences des ami-es gays et lesbiennes rencontrés durant mes études. Le nombre d'expériences non hétéro qu'ils ont à leur actif est sans commune mesure avec moi. Je ne me retrouve pas en ceux que je considère alors comme « les vrai-es LGBT ». Pour aller dans ce sens, un ami à qui je parle de mes attirances, lui-même gay, me diagnostique: je suis « hétérocurieuse ». Dans sa bouche ça sonne bizarre, je crois déceler du dédain. Je me sens un peu nulle, d'être « hétérocurieuse ».

Quand mes attirances pour des femmes, sorties par la porte, réentrent par la fenêtre, je trouve des subterfuges: lorsque, 4 ans plus tard, je crushe sur ma prof de yoga, au point d'assister à ses trois cours quotidiens, je mets ça sur

le dos de ma passion pour la discipline. Quand, en 2019, je ne parviens pas à réprimer un sanglot en entendant à la radio Angèle chanter : « Si seulement elle savait comment tu la regardais, elle serait effrayée [...] mais tu voudrais qu'elle soit ta reine ce soir », je mets ça sur le compte de mon état hormonal du moment. Ironie du sort, 3 ans plus tard, *Ta reine*, issu du premier album de la chanteuse belge, devient un hymne bisexuel, suite à son coming out forcé. La bisexualité de l'artiste a été révélée sans son accord par un magazine people, une situation très symptomatique du peu de cas qui est fait des personnes bisexuelles dans cette société.

En relisant toutes ces étapes avec mon regard d'aujourd'hui, je constate que j'ai traversé ces expériences sans vraiment me connaître. On pourrait estimer que c'est le principe de la jeunesse. Mais ce serait un peu facile : **comment aurais-je pu me connaître quand, en un quart de siècle sur cette terre, personne ou presque n'a posé le terme «bisexuel» sur ma situation?** Comment aurais-je pu savoir alors que les rares fois où j'ai poussé la porte d'une librairie pour y voir plus clair, les quelques livres dégotés parlaient d'hétérosexualité, d'homosexualité, à la rigueur de lesbianisme, mais jamais de bisexualité ?

Comment aurais-je pu me considérer bi quand, longtemps, la seule chose que j'ai vue sur le sujet est un documentaire Arte de 2008, intitulé *La bisexualité, tout un art*, dans lequel je ne me reconnais pas du tout. Dans ce film, la bisexualité est présentée comme une pratique sexuelle un peu underground, qui semble surtout compatible avec des vies d'artistes de Paris, Berlin, New York ou San Francisco. On y voit l'écrivain Frédéric Beigbeder témoigner depuis un bureau feutré des beaux quartiers parisiens : « Je n'ai pas rencontré l'homme idéal, donc je vais me contenter de femmes imparfaites. Mais je vais pas te dire qu'à chaque fois que je vais me bourrer la gueule avec mes potes, j'ai

envie de baiser avec eux. Car si je le dis, ils vont plus vouloir se bourrer la gueule avec moi, ils vont avoir peur. » Quand je vois le film, il est célèbre, je suis inconnue. Il est un écrivain au sommet de sa hype, je suis une étudiante complexée par ses cuisses. Il est vieux, je suis jeune. Il est riche, j'habite dans 9 mètres carrés. Bref, difficile de faire le parallèle entre lui et moi.

En fait, comment aurais-je pu me dire bi, alors que je ne connaissais rien à la bisexualité ? D'ailleurs, l'étais-je vraiment ? Qu'est-ce que ça veut dire, au fond, être bi ? Aimer les hommes et les femmes ? Coucher avec ? Bénéficier d'une liste de partenaires parfaitement réparti-es en termes de genre ? Si j'avais eu le cadre pour envisager ma bisexualité, aurais-je vécu ces expériences différemment ? Qu'auraient-elles donné ? Où m'auraient-elles emmenée ? Je ne le saurai jamais.

Ce que je sais, pas contre, c'est que je ne suis pas un cas isolé. Ces questionnements, ces errances, cette difficulté à se connaître et à se reconnaître dans un monde qui ne nous voit pas et qui parle peu de nous – sauf pour dire n'importe quoi – nous sommes beaucoup à les vivre. D'abord parce que **les bi représentent au moins la moitié des personnes LGBTQ+.** Ensuite, parce qu'**iels sont de plus en plus nombreux-es à mesure que les générations avancent.** En France, un-e adulte sur dix de moins de 30 ans se dit bisexuel-le (ou pansexuel-le). Oui, oui, vous avez bien lu ! Mais ce n'est pas tout. Si les personnes bi étaient parfaitement heureuses et épanouies, si leur existence dans la société ne venait pas avec des enjeux bien spécifiques, le sujet ne mériterait peut-être pas qu'on s'y attarde. Seulement voilà, depuis quelques années, la recherche accumule les preuves : comparé-es à leurs homologues hétérosexuel-les, mais aussi très souvent homosexuel-les, les bi sont un public particulièrement à risque d'aller mal. Prenez n'importe quel indicateur – dépression,

suicide, précarité, violences conjugales ou sexuelles, mort prématurée – et les bisexuel·les seront à coup sûr toujours parmi les plus représenté·es.

Quand j'ai pris conscience de ces données, je savais déjà qu'il y avait dans l'expérience bi quelque chose de douloureux. Je l'avais vécu dans ma chair. Cependant, je n'avais aucune idée de l'ampleur du phénomène. Mais ce qui m'a le plus frappée, c'est à quel point ce que vivent les bi ne préoccupe personne. Ce livre est né du besoin de comprendre pourquoi. Pourquoi ne voit-on ni les bi ni leurs souffrances ? Pourquoi une telle indifférence ?

J'ai donc décidé d'enquêter, aiguillée par les travaux des chercheureuses et militant·es qui ont défriché le sujet bien avant moi. Je me suis demandé ce que c'était vraiment, la bisexualité : d'où vient ce terme ? Qui est bisexuel·le et qui ne l'est pas ? Et depuis quand ? De ces questionnements, j'ai cherché à comprendre pourquoi les personnes bi sont à ce point invisibles, comment elles sont perçues lorsqu'elles ne le sont pas et quelles conséquences cela engendre en termes de souffrances, de violences et de discriminations. Pour finir, je me suis aussi demandé comment les bi résistaient : j'ai bien fait, car ça a été la partie la plus enthousiasmante de mon enquête.

Ce n'était pas gagné, car, si je suis complètement honnête avec vous, jamais enquête ne m'avait emmenée dans des émotions aussi contradictoires. Il y a eu la colère de voir une situation d'injustice majeure aussi impensée collectivement. Il y a eu la confusion quand, alors que les chiffres s'accumulaient pour me donner raison, je ne pouvais pas m'empêcher de me demander si j'étais "folle" ou inconsciemment en train d'essayer de me rendre intéressante, comme cela est si souvent reproché aux bi. Bien sûr, il y a eu l'incommensurable plaisir de tisser des liens avec d'autres bi et de ressentir, pour la première fois, la fierté d'appartenir à cette communauté. Mais il y a aussi eu

la peur que ma démarche soit mal perçue. Dans le contexte politique actuel, écrire un livre centré sur la bisexualité, c'est marcher sur un fil : est-ce bien le moment de parler des bi quand nos adelphe·s trans sont en première ligne de l'offensive réactionnaire¹ ? Vais-je créer des divisions sans le vouloir, ou même alimenter le cliché selon lequel les bi seraient des chouineurs et des chouineuses privilégié·es ? Alors je le dis clairement : ce livre ne cherche pas à invisibiliser ce que vivent les autres personnes LGBTQ+, bien au contraire. Je suis pleinement consciente de la violence que subissent les personnes trans, en particulier aujourd'hui, de même que je connais les discriminations qui touchent les gays, les lesbiennes, et toutes les autres queer². Avec ce livre, je pose simplement un regard précis sur ce que nous vivons, nous, les bi, car c'est un angle encore trop peu exploré.

Qui que vous soyez, quelle que soit votre orientation sexuelle ou de genre, j'espère vous convaincre que, contrairement à ce que l'on entend souvent, les parcours bisexuels ne sont ni des questionnements superficiels ni des enjeux secondaires au regard d'autres violences. Pas plus qu'ils ne sont un fantasme woke ou une orientation sexuelle que les hétéro s'inventent pour avoir l'air cool.

Mais ce n'est pas tout : ce que je peux vous promettre, c'est que ce livre va vous faire voir notre société sous un angle nouveau. Il va vous retourner le cerveau. Ce dont je suis sûre, c'est qu'en le refermant, vous ne verrez plus le monde qui vous entoure de la même façon.

1 Autour de 2025, plusieurs pays occidentaux ont connu une poussée réactionnaire marquée par le durcissement des politiques migratoires, la remise en cause des droits des personnes LGBTQ+, et l'hostilité croissante envers les mouvements féministes, antiracistes et écologistes.

2 Tiré de l'anglais « étrange », le terme a longtemps été une injure envers les personnes LGBTQ+. Depuis, celles-ci se le sont approprié pour désigner l'ensemble des LGBTQ+. La pensée queer, elle, remet en cause les schémas et normes sociales binaires. On pourra parler de « queerness ».

Un mot encore : tout au long de ce livre, vous trouverez de nombreuses statistiques. Je les ai choisies avec soin, en m'appuyant sur des sources solides et des travaux rigoureux, car les chiffres peuvent être de précieux alliés pour comprendre le réel. Mais il faut aussi garder à l'esprit que les statistiques ne disent jamais toute la vérité : elles sont une photographie prise à un instant donné. Elles reflètent des tendances, mettent en évidence des écarts, soulignent des dynamiques, mais elles ne figent pas le réel, et ne racontent jamais tout. Je vous invite donc à les lire comme telles : avec attention, curiosité et un brin de recul.

Ce livre, j'y ai mis tout mon cœur, mon esprit critique et ma rigueur journalistique. Mais forcément, il est aussi coloré et influencé par qui je suis : une femme cisgenre de 32 ans, blanche, journaliste et militante engagée depuis de nombreuses années pour la justice sociale et environnementale, mais dont les sensibilités et les idées s'affinent et évoluent continuellement.

Ce livre, c'est celui que j'aurais voulu lire il y a quinze ans. À mon échelle, j'espère qu'il donnera aux bi une place et peut-être même un peu de cette légitimité que nous sommes beaucoup à rechercher. Ce livre est pour elleux.

METTRE LES POINTS SUR LES BI

Les personnes bi représentent une part substantielle de la population. En France, pour l'ensemble de la population adulte, 4,3 % des femmes s'identifient comme bisexuelles ou pansexuelles, et 2,9 % des hommes³. Chez les jeunes générations, cette part explose : 15 % de femmes et 4 % d'hommes de 18 à 29 ans s'identifient ainsi⁴. Autrement dit, la bisexualité concerne aujourd'hui un-e jeune sur 10 en France, et même un-e jeune sur 8 aux États-Unis⁵.

De quoi parle-t-on exactement ? Si j'en crois les réponses des inconnu-es à qui j'ai posé la question dans la rue, ce n'est clair pour personne...

- « Une personne bi est une personne qui n'a pas de limite dans ses attirances » ;
- « Être bi, c'est aimer goûter à tout » ;
- « Un bi, il me semble que c'est quelqu'un qui s'est fait opérer pour être à la fois un homme et une femme » ;
- « Pour être bi, il faut une attirance sexuelle, mentale et émotionnelle pour tout le monde » ;
- « Les bi, ce sont des hétéro qui n'assument pas qu'ils sont pédés (sic) » ;
- « Une personne bi a deux sexualités différentes » ;
- « Les bi, je ne sais pas si ça existe vraiment » ;
- « C'est une personne qui n'a pas réussi à choisir » ;

3 « Contexte des sexualités en France (CSF) » (rapport de l'Inserm, 2024).

4 « Envie » (rapport de l'Ined, 2023).

5 « Gallup », étude annuelle (2023).

« Être bisexuel·le, c'est un état transitoire, qui doit se résoudre : les bi finiront par choisir à un moment donné » ;

« Une personne bisexuelle l'est quand elle a le même nombre de relations sexuelles avec les deux sexes » ;

« Les bisexuel·les bouffent à tous les râteliers ».

Bref, pas de réponse unique et beaucoup de stéréotypes.

Alors, pour avancer, je vous propose de partir d'une définition simple et fonctionnelle, que nous affinerons au fur et à mesure : **la bisexualité est le fait d'être attiré·e romantiquement et/ou sexuellement par plus d'un genre**⁶.

⁶ Selon la chercheuse Julia Shaw, c'est aujourd'hui la définition la plus populaire de la bisexualité. Son essai *Bi, the hidden culture, history and science of bisexuality* (éd. Canongate books, 2022) est une des références majeures sur la bisexualité.

Bi depuis toujours ?

Des personnes attirées par plus d'un genre, il y en a toujours eu. Dès la Rome antique, on en trouve trace⁷ : outre la très probable bisexualité de l'empereur Jules César, résumée par la phrase attribuée au poète Suetone « César, mari de toutes les femmes et femme de tous les maris », l'une des histoires bisexuelles les plus connues est celle de Catulle, un poète véronais proche de César et de Cicéron, qui écrit des poèmes enflammés à sa maîtresse Lesbia tout en se consumant d'amour pour un certain Juventius.

Dans la Grèce antique, parmi les hommes "de haute naissance", la bisexualité est courante : généralement mariés à des femmes, ils ont également des relations sexuelles avec les garçons dont ils font l'éducation⁸. La mythologie grecque, miroir des pratiques humaines, regorge aussi de dieux bisexuels. Poséidon, quoique marié à la déesse Amphitrite, relationne avec le héros Pélops. Zeus, époux d'Héra, a pour amant le mortel Ganymède. Apollon, quant à lui, collectionne les amant-es, sans considération de genre.

Ce n'est pas propre à l'Occident : en Chine médiévale et impériale, les pratiques bisexuelles sont documentées dès l'époque des Han (200 avant notre ère). Au Japon, les relations avec de jeunes garçons sont également répandues parmi les samouraïs de l'époque médiévale. Là encore, elles n'excluent pas les liaisons hétérosexuelles, si bien que nous pouvons parler d'une forme de bisexualité.

⁷ Eva Cantarella, *Selon la nature, l'usage et la loi. La bisexualité dans le monde antique* (éd. La découverte, 1991).

⁸ À l'époque antique, ces relations entre des jeunes garçons et des hommes plus âgés sont acceptées socialement et font partie d'un système éducatif et moral qui régit la société, la pédérastie.

En réalité, même si ce n'est jamais mis en avant, on trouve dans l'Histoire quelques bisexuel·les fameux·es. Comment le sait-on ? Car ce que l'on sait de leurs vies, ou les livres qu'ils ont écrits, le laisse transparaître. On sait ainsi qu'Alexandre le Grand, plusieurs fois marié et amoureux de femmes, entretenait une relation très spéciale avec le général Héphaestion : à la mort de ce dernier, l'empereur décrète un deuil dans tout l'empire, et organise en son honneur des cérémonies fastueuses, des jeux et des sacrifices. Des mesures hors norme, qui laissent deviner la force de son amour pour Héphaestion. Plus près de nous, au Royaume-Uni, le poète Lord Byron vit des amours bi, mais à sa mort, son éditeur brûle ses mémoires pour en faire disparaître les signes. De son côté, l'économiste visionnaire John Maynard Keynes épouse la ballerine Lydia Lopokova par amour, tout en tenant un journal de ses conquêtes masculines. Son amant le plus connu, le peintre Duncan Grant, est témoin à son mariage. En France, la romancière George Sand entretient des liaisons avec des personnes de plusieurs genres, parmi lesquelles l'actrice Marie Dorval ou le compositeur Frédéric Chopin. Colette, plusieurs fois mariée à des hommes, relationne aussi avec Mathilde de Morny. Ensemble, elles font scandale en jouant, en 1907, une scène de baiser au théâtre. Quelques décennies plus tard, l'écrivaine Anaïs Nin écrit sur sa bisexualité dans ses journaux intimes et Simone de Beauvoir accumule les amant·es, de Jean-Paul Sartre à Olga Kosakiewicz. À la même période, le réalisateur Jacques Demy mène une vie bisexuelle que son épouse, Agnès Varda, révèle après sa mort. À Hollywood, tout laisse penser que plusieurs figures du cinéma sont aussi bisexuelles : Greta Garbo et Marlene Dietrich, qui aiment toutes deux des hommes, entretiennent tour à tour une liaison avec la poétesse Mercedes de Acosta. On prête aussi à Marilyn Monroe, James Dean, Cary Grant et Gary Cooper des relations avec des personnes de plusieurs genres. Même chose dans

le monde de la musique pour Nina Simone, John Lennon, Janis Joplin, Billie Holiday, ou Lou Reed. David Bowie, quant à lui, assume ouvertement sa bisexualité, de même que la peintresse Frida Kahlo, mariée à un homme bi et amante d'une autre bisexuelle célèbre : Joséphine Baker.

Toutes ces personnalités ont présenté des attirances pour plus d'un genre. Mais rares sont celles qui ont posé le mot « bisexuel·le » sur leur expérience. Pourquoi ? Tout simplement parce que s'identifier par le genre de ses partenaires ou par ses préférences romantiques ou sexuelles est un phénomène récent.